Zeitschrift: Revue de linguistique romane

Herausgeber: Société de Linguistique Romane

Band: 33 (1969)

Heft: 129-130

Artikel: Epilegomena à la diphtongaison romane en général, roumaine et ibéroromane en particulier

Autor: Schürr, F.

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-399437

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 02.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

EPILEGOMENA
A LA DIPHTONGAISON ROMANE EN GÉNÉRAL, ROUMAINE ET IBÉROROMANE EN PARTICULIER

Hommage à Mgr Pierre Gardette.

Les discussions et polémiques autour d'une théorie ont pour le moins le mérite d'obliger son auteur à y repenser afin d'en perfectionner la cohérence. Comme la vérité des sciences de l'esprit est autre que celle des sciences naturelles, le but des premières est atteint avec l'établissement de l'enchaînement logique des faits. Les innovations d'une langue notamment, susceptibles d'être adoptées ou rejetées par la communauté selon qu'elles se montrent supérieures ou non à la norme préexistante en vue d'une fonction grammaticale ou expressive, posent par là, comme faits historiques, le problème de leur continuité dans l'espace et dans le temps. Voilà pourquoi en linguistique le moyen de la connaissance ne peut être l'expérience renouvelable dans des conditions identiques mais la comparaison. Or la méthode comparative par excellence, propre à faire ressortir moyennant des analogies une continuité partiellement recouverte, est celle de la géographie linguistique. C'est le degré de cohérence d'une telle reconstruction de continuité qui donne évidence à une théorie linguistique et nous laisse entrevoir la logique interne des choses. Et c'est dans ce sens que nous allons résumer les faits acquis dans les études et discussions antérieures [1] afin d'en tirer de nouvelles conclusions.

1. En nous rapportant à nos études antérieures nous cherchons à éviter autant que possible les redites et prions nos lecteurs désirant connaître plus de détails de consulter les articles dont voici les sigles :

D = *La diphtongaison romane.* RLir XX, 1956, 107-144, 163-248 ; *DE* = *La inflexión y la diptongación del español en comparación con las otras lenguas románicas.* Presente y futuro de la lengua española. Madrid 1964, II, 135 ss. ; *GD* = *Grundsätzliches zu den Fragen der romanischen, insb. italienischen Diphthongierung.* Archiv. f. d. Studium der neueren Sprachen u. Literaturen 201, 1965, 321 ss ; *RD* = *Die rumänische Diphthongierung.* Archiv, v. ci-dessus, 186, 1949, 146 ss. ; *SPh* = *Substrattheorie und Phono-*

Le fait que les diphtongues ascendantes *ié*, *uó* (*ué*) de *ę́*, *ǫ́* sont les seules générales à la Romania n'est pas le résultat du hasard mais la preuve d'une ancienneté qui seule leur fait attribuer la qualification de diphtongues romanes. Leur nature ascendante étant établie dès leurs premières attestations (abstraction faite de retractions de l'accent locales et secondaires) force est d'en conclure à leur origine et caractère différents des diphtongues descendantes particulières d'une partie de la Romania seulement.

En dépit des conditions différentes dans lesquelles les *ié*, *uó*, se présentent dans les parlers romans, toutes les considérations théoriques font présumer qu'en dernière analyse ils sont dus à une seule cause. Et comme la diphtongaison par métaphonie ou anticipation de l'élément articulatoire d'une voyelle suivante, caractéristique encore aujourd'hui de la plus grande partie de l'Italie centrale et méridionale, est phonétiquement facile à comprendre, il faut y voir l'origine de tous les *ié*, *uó* romans. Et cela d'autant plus qu'en voulant expliquer différemment l'origine des *ié*, *uó* qui se trouvent actuellement dans d'autres conditions on est impliqué dans des contradictions insolubles comme celle de la coexistence des *ié*, *uó* ascendants avec des diphtongues descendantes nées d'un allongement en syllabe libre en ancien français et autre part. Cette coexistence est élucidée cependant par les conditions d'une vaste région d'Italie où les *ié*, *uó* métaphoniques coexistent dans leurs positions originaires avec des diphtongues descendantes (y compris *eə* < *ę́*, *oə* < *ǫ́*) en syllabe libre (v. ci-dessous p. 36 ; *GD* 332 s.). Il s'ensuit nécessairement qu'il faut distinguer par principe la diphtongaison métaphonique avec des résultats ascendants, la seule générale à la Romania et par là la plus ancienne, et les diphtongaisons par allongement avec des résultats descendants, secondaires et beaucoup moins répandues.

Toute diphtongaison étant susceptible, dès son début et pendant sa diffusion, de réductions ou monophtongaisons, l'ordre chronologique des différentes phases n'est pourtant pas trop difficile à reconstruire. La succession temporelle des diphtongues métaphoniques *ié*, *uó* et de leurs phases monophtonguées (*ę*, *ǫ*) est très souvent documentée dans les anciens textes patois d'Italie non moins que leur continuité spatiale (les deux phases

logie. Cahiers S. Puşcariu II, 1953, 24 ss. ; *UD* = *Umlaut und Diphthongierung in der Romania*. Roman. Forschungen 50, 1936, 275 ss.

Cf. en outre : *Or* = *Orígenes del español*, par R. Menéndez Pidal, 5e éd., 1964 ; ELH = Enciclopedia lingüística hispánica.

présentées souvent par des parlers avoisinants, cf. *D* 126 s.) dans les parlers actuels. Aussi la prétendue inflexion d'un seul dégré *ę́* > *ę*, *ǫ́* > *ǫ* en portugais, sarde et autre part, est-elle une supposition gratuite. D'autant plus que le plus ancien exemple d'*uo* attesté dans une inscription de la Mésie inférieure (CIL III, 12489) et daté de 157 a. J.-C., découvert récemment par H. Mihăescu [1], est dû sans aucun doute à un effet métaphonique (*puosuit* = *posuit*) et prouve par là la priorité de la phase diphtonguée. En tout cas, là où celle-ci n'est pas attestée rien n'empêche de supposer une monophtongaison préhistorique, même immédiate.

Admise la distinction fondamentale entre diphtongaison métaphonique et diphtongaison « spontanée » et l'antériorité de la première on expliquera sa grande diffusion dans presque tous les territoires de l'Empire romain en caractérisant avec V. Pisani [2] le soi-disant latin vulgaire essentiellement comme « latino trasformato dalle plebi dell'Italia meridionale, soprattutto del territorio osco. Da questo territorio sono venuti il nerbo dell'esercito e la massa delle colonizzazioni. » Ce qui s'impose alors c'est la nécessité d'éclaircir les circonstances de la généralisation des diphtongues métaphoniques dans toutes les positions en espagnol, roumain, etc. et d'autre part celle en syllabe libre seulement (en rapport avec l'abandon des syllabes entravées) en français, toscan, etc.

Quant à la première question j'ai appelé plusieurs fois (*D* 130) l'attention des romanistes sur les conditions du patois de Rome des XIIIe-XVIe siècles, où l'influence toscane avait fait méconnaître la dépendance originaire des diphtongues des finales *-u*, *-i*, en vigueur encore actuellement dans les patois d'alentour, comportant leur généralisation dans toutes les positions avant de s'imposer complètement. Dans ce cas on peut observer pour ainsi dire au ralenti, ou mieux dit dans sa continuité spatiale et temporelle, ce qui s'est passé : un mélange linguistique a causé un trouble de la conscience phonologique et fait méconnaître les conditions originaires. Quant aux conséquences des vacillements entre les terminaisons *u* ou *-o* dans les différentes régions de la Romania il suffira de renvoyer à *D* 123 s.

On sait que dans *Or*, § 24, Menéndez Pidal, afin d'éclaircir les conditions de la diphtongaison espagnole, a étudié leur apparent parallélisme

1. H. Mihăescu, *Limba latină în provinciile dunărene ale imperiului roman*. Bucureşti, 1960, p. 67, 277.

2. *Le protolingue*, Atti del IV Congresso Intern. di Linguisti. Brescia, 1965, p. 27.

avec celles du provençal moderne. Il y a cependant d'autres conditions plus instructives à cet égard : celles du roman balkanique. Une grande aire latérale, comprenant le frioulan, l'istrien prévénitien (istriote), le dalmate et le roumain, présente les diphtongues *ié*, *uó* également en syllabe libre et entravée.

Voici pour l'istrien, représenté par le patois de Rovigno [1] :

ę́ : *ǵize* < *decem*, *prigo* ; *fiero* < *ferrum*, *piel* < *pellem*, *tiera* < *terra*.

ǫ́ : *nuva*, *ruda* ; *fuósa* = fossa, *kuólo* < *collum*, *muórto*, *nuóta* < *noctem*, *puorta* etc.

Pour le végliote :

ę́ : *dik*, *prik*, *pi* < *pedem* ; *pial*, *fiasta*, *miarda*, etc.

ǫ́ : *fuk*, *kur*, *bu* ; *kual*, *nuat*, *muart* < *mortem*, etc. ; et les résultats de *á* préalablement labialisé en *ǫ́* : *vetrun* — *vetruona*, *tuota* < *tata* ; *buarba*, *jualb* < *album*, etc. (*D* 174) [2].

En istrien et en dalmate on trouve donc les diphtongues originairement métaphoniques généralisées et ensuite différenciées secondairement en syllabe libre moyennant une rétraction de l'accent et monophtongaison subséquente. L'hypothèse d'une seconde diphtongaison en syllabe entravée proposée par M. H. Lüdtke [3] est insoutenable, d'autant plus qu'il considère lui aussi ce qu'il appelle « Harmonisierung » au lieu de métaphonie comme phénomène général à la Romania et antérieure à la diphtongaison spontanée. En tout cas la « différenciation vocalique » (dont ci-dessous, p. 37) n'a atteint l'istrien et le dalmate qu'après la généralisation des *ié*, *uó*, tout en restant étrangère au roumain. Considéré le fait que la dite généralisation est commune à toute la vaste aire latérale en question et par là très ancienne, il faut lui trouver une explication commune.

Constatons d'abord que la prétendue absence de *ǫ̆* en protoroumain, respectivement sa coïncidence avec *ō*, parallèle à celle de *ŭ* avec *ū*, supposée déjà par Meyer-Lübke, est un mirage. L'attestation épigraphique de

1. M. Deanović, *Avviamento allo studio del dialetto di Rovigno d'Istria*. Zagabria, 1954, 13 ss.

2. Pour l'évolution analogue du patois de Ragusa (*ę́* > *ié*, *ǫ́* > *uó* dans toutes les positions) v. Žarko Muljačić, *Conflitti linguistici a Dubrovnik* (*Ragusa*) *nel Medio Evo*. Zeitschrift f. Balkanologie, II, 1964, 129.

3. H. Lüdtke, *Die strukturelle Entwicklung des romanischen Vokalismus*. Bonn, 1956, p. 295.

puosuit par H. Mihăescu (v. ci-dessus, p. 19) vient corroborer ce que j'ai soutenu depuis longtemps (*RD* 147, *D* 176 ss.), à savoir que l'existence de la diphtongue *uó* < *ǫ́* est prouvée dans tous les quatre groupes dialectaux roumains. Ce n'est qu'à la langue littéraire qu'elle manque. Tandis que *puosuit* doit son *uo* certainement à un effet métaphonique, *suora* attesté en Dalmatie (CIL III, 13845, Mihăescu, *l. c.*), malheureusement pas daté, doit être attribué à une époque plus récente (cf. cependant en istrien *sǫr* avec *ǫ*, *D* 174), la généralisation en question déjà survenue.

Le trait commun et spécifique de l'istrien, du dalmate, et du roumain auquel je me rapporte en vue d'expliquer la généralisation ancienne des diphtongues métaphoniques c'est la prosthèse d'un *y-* (*i̯-*) respectivement *w-* (*u̯-*) devant une voyelle initiale homorganique, trait commun et par là-même très ancien. A propos de ce trait du végliote déjà Ascoli (Agi I, 438 n) se rapporta aux phénomènes parallèles du slave et de l'albanais. A. Ive [1] de son côté exprima ses doutes à propos de l'istrien, « se si tratti di dittongo oppur di vera prostesi. »

Le phénomène est encore plus prononcé en végliote [2], ou on peut distinguer la prosthèse palatale devant voyelle initiale homorganique *i-*, *e-*, *ū-* > *ü-* > *oi-* (*yere*, *yar* ou *yara* < *heri*, *yarba* < *herba*; *yal* < *ille*, *yiltri* = altri, *yirbul* = alberi, *yoiva* < *uva*), mais aussi *a-* (*yamna*) et même *ǫ-* (*yonda*, *yonko* < *undecim*), et la labiale avec les variantes *gu̯a-*, *u̯a-*, *va-* moins répandue (*guapto*, *vapto* < *octo*, *uaklo*, *vaklo* < *oculu*, *uart*, *uas* etc.).

Les conditions de la prosthèse de *y-*, *w-* en roumain, que j'ai étudiées à plusieurs reprises (*RD* 146 ss., *D* 176 ss., *SPh* 31, etc.) sont particulièrement instructives à cet égard. En protoroumain la diphtongaison métaphonique de *ę́-* initial dans des mots tels que *ies* < *exeo*, *ieri*, *ieu*, *ied* < *haedu*, de *ǫ́-* dans *uou*, *uochiu*, *uorb*, *uorz*, etc. donna lieu à un phénomène de phonétique syntactique : après les finales vocaliques encore conservées des mots précédents les *y-*, *w-* se présentèrent comme épenthèse d'hiatus et furent généralisés par analogie dans cette fonction devant d'autres *e-*, *o-*, d'abord d'une manière plutôt facultative, sans qu'il s'agît d'une norme fixe. C'est ainsi que naquirent dans la série palatale *iederă*, *iarbă* < *ierba*, *iera*, après l'amuissement de *b* et *l* *iarnă* < *hibernā*, *iépure*

1. A. Ive, *I dialetti ladino-veneti dell'Istria*. Strasburgo, 1900, §§ 62, 79, p. 154, 28, 112, 142.

2. M. Bartoli, *Das Dalmatische*, II §§ 359-363.

< *lepore*, *iert* < *liberto*, *iau*, *ia* < *levo*, *-at*, d'où en position protonique *ierbós*, *iernez*, *iertá*, *ierá*, etc. Dans la mesure où *ię́* devint *ię* y prirent part aussi les mots avec *ę-* étymologique tels que *iască* < *esca* et ceux avec *e* initial de syllabe (hiatus). On y constate cependant des vacillements encore aujourd'hui : *aier* et *aer*, *trebuie* et *trebue*, etc. [1]. La coexistence de formes avec et sans diphtongue, née ainsi par phonétique syntactique, réagit sur les mots commençant par *consonne* + *ę́* en y provoquant des vacillements analogues, d'autant plus qu'il y avait des doublets tels que *meu* et *mieu*, *fer* et *fier*, etc. (v. ci-dessous). C'est que dans ce processus étaient en jeu au surplus des vacillements entre diphtongaisons et monophtongaisons comme on verra par la suite.

Les conditions de *uo* sont un peu plus compliquées. Tandis qu'encore MM. Lausberg, Lüdtke et Weinrich parlent d'un « inkonzinnes Vokalsystème » du roumain à cause de la prétendue absence de *uo*, déjà M. Weigand avait allégué des mots avec *uo-*, et S. Puşcariu ceux de l'istroroumain et du méglénite avec *uo-* initial (*D* 176). Depuis M. Gamillscheg a fait des observations intéressantes dans ses *Oltenische Mundarten* [2], p. 51 s. : « Diese [*uo-*] Formen im Wortanlaut finden sich nur in lateinischen Wörtern, während die späteren Lehnwörter des Rumänischen im Anlaut nur *o* aufweisen... Die Beschränkung im Anlaut auf altes *o* weist daraufhin, daß ein sehr alter Vorgang zugrundeliegen muß. Im Inlaut wird dagegen auch jüngeres *o* diphtongiert... » Et il nous en donne des renseignements encore plus précis dans son étude sur *Die Mundart von Şerbăneşti-Tituleşti* [3] : « Auf dem ganzen Untersuchungsgebiet kann jedes *o* im Wortanlaut, ferner jedes *o* vor einfacher Konsonanz im Inlaut, aber auch *o* vor *r* und Kons., in *uo* übergehen... Diese Diphthongierung ist kein sprachlicher Zwang. Sie ist nur beständig, wenn ein Wort mit *o* im Anlaut den Redetakt eröffnet. » (p. 40). « In Wirklichkeit ist *uo* die Ablautform von *o*, die die wandernde Aufmerksamkeit begleitet... /.. besonders bei der Wiederholung, wobei die Silbe besonders hervorgehoben wird. » (p. 41 et n. 1). « Es besteht also ein beständiger Wechsel zwischen *o* und *uo*-Formen beim gleichen Wort ». (p. 42). « Mundarten im Norden von Tîrgu-Jiu schieben im Redetakt zwischen *a-o* und *i-o* ein *u* ein, s. *lauolaltă*, lit. « *la olaltă* », *numauodată*, lit. « *numa* (*i*) *o dată* » ; *fiuodată*,

1. Puşcariu, Dacoromania II, 59 ; VII, 23.
2. Sitz.-Berichte Akad. Wiss. Wien, 190/3, 1919, p. 51 s.
3. Berliner Beiträge Roman. Philologie, VI, 1936, p. 40.

lit. *fii o dată*, s. *Olt. Ma.* 13. Die Möglichkeit des Wechsels zwischen *uo* und *o* wird also grammatikalisiert, um den Hiatus zu vermeiden. » (p. 44). Dans ce cas cependant, ce qui est en jeu, c'est la forme diphtonguée de l'article indéterminé f. *uo* < **uă* < *una* (*D* 180), conservée par surcroît encore dans le Banat, en Transylvanie, Valachie méridionale (*P.* 898), Bessarabie (cf. carte 9, *un smoc de păr*, *ALR* I), monophtonguée en *o* dans le reste du territoire roumain. M. Gamillscheg insiste en outre sur les cas où *u̯* apparaît comme son de transition entre consonne labiale et *o* (*vuostru*, *vuouă*, *fuok*, *puork*, *puort*, *puom* etc., l. c. 45).

La publication des premiers volumes de l'*ALR* a donné ensuite la possibilité d'étudier l'apparition et la diffusion des formes avec *uo* dans tout le domaine de la langue roumaine. A cet égard je puis renvoyer mes lecteurs à la documentation plus détaillée dans mes articles antérieurs (*RD* 149 ss., *D* 177 ss.). La diphtongue *uo* issue de *ǫ́-* initial du lat. vl. originairement par métaphonie, généralisée ensuite avec épenthèse d'hiatus par phonétique syntactique, doit avoir été commune autrefois à tout le domaine linguistique roumain et par là très ancienne, vérifiable comme elle est encore aujourd'hui dans tous les quatre groupes dialectaux. Le fait qu'elle se trouve aussi dans des mots d'origine slave ou autre et même en position protonique, ne fait qu'illustrer le parallélisme avec le phénomène de la prosthèse de *y-*, dont elle n'a pas atteint cependant le caractère universel. Cette diphtongue *uo*, avec premier élément plus ou moins fugitif, doit s'être présentée de plus en plus dans la phrase aussi après consonne finale du mot précédent et ensuite après consonne initiale, relativement stable après labiale ou vélaire. Elle est venue augmenter ainsi le nombre préexistant des mots avec *uo* en position métaphonique tels que *fuok*, *puork*, *duomnu*, etc. Dans la mesure où l'*uǫ́* originaire se fermait en *uǫ* la prosthèse de *w-* s'étendait aussi à *ǫ* étymologique. Généralisée secondairement de la même façon que *ié*, dès le début la diphtongue *uo* a été pourtant plus sujette à des réductions et monophtongaisons. C'est qu'elle n'a jamais dépassé le caractère de variante facultative, ce qui impliquait son élimination définitive de la langue commune.

Ce caractère d'instabilité de la diphtongue *uo* doit être considéré en rapport avec la nature des consonnes précédentes. Les monophtongaisons partielles de *ié* sont très instructives à cet égard (*RD* 152 s., *D* 179). La palatalisation des consonnes labiales par *i*, *i̯* suivants, très répandue dans tous les dialectes roumains et par là très ancienne, est restée étrangère à la langue littéraire et n'a pas réussi à s'imposer en Olténie, Banat et dans

la Transylvanie du Sud-ouest. M. Gamillscheg, lui aussi, a observé dans ses *Olten. Mundarten* (p. 64) une régression générale de la palatalisation des consonnes labiales devant *i̯*, *e* et la réduction de *i̯e* en *e̯*, ce qu'il explique par l'imitation de la prononciation urbaine. En consultant la carte 3 (*ie în cuvântul piele*) et 2 (*palatalizarea lui p în piele*) de l'*ALRM* I on peut constater l'absence de la diphtongue et le caractère intact de la labiale dans les régions ci-dessus mentionnées. C'est dans ces régions qu'on dit *pele, pept, fer, verme*, etc. au lieu de *piele, piept, fier, vierme*; et c'est là aussi l'orthographe adoptée par le vocabulaire de Barcianu originaire justement de la Transylvanie du Sud-ouest. Et comme lui tout le monde écrit aujourd'hui *meu* tout en prononçant *mieu* (préférant en même temps la graphie latinisante !). Les circonstances de cette « régression » exigent une explication. En méglénite p. ex., où la palatalisation en question a eu lieu, il y a des exceptions telles que *pedica, per* < *pereo, perd* (Puşcariu, EWR), des mots sans conditions métaphoniques (!). Que s'est-il passé ? Le système phonétique roumain chercha à surmonter la distance articulatoire entre la consonne labiale et la semi-voyelle *i̯* (*y*), qui n'ont de commun aucun élément, au moyen de sons intermédiaires d'où *pk'ept, pt'ept,* enfin *k'ept* ou *t'ept* pour *piept* (cf. carte 115, *grupul pie în cuvântul piept, ALRM* II). Or, comment la régression ci-dessus mentionnée aurait-elle pu s'effectuer en restituant en même temps la labiale intacte ? Évidemment en partant de modèles intacts, c'est-à-dire dans des régions où une réaction contre la jonction de sons pour ainsi dire antagoniques tels que les labiales et *i*, *i̯* (*y*) et une réduction articulatoire se sont imposées dès le début : c'est ce qu'on peut observer en germe en méglénite, mais surtout dans le Sud-ouest de la Transylvanie et dans le Banat.

C'est justement là que nous rencontrons la palatalisation des dentales devant *e* qui s'étend sur tout l'Ouest du domaine linguistique roumain (Banat, Crişana, Marămureş et la plus grande partie de la Transylvanie à l'exception du Sud-est) avec des irradiations cependant vers la Bucovine et la Moldavie, régions présentant *i̯e* après dentale non affectée (cf. les cartes 50, *deget* de l'*ALR* I; 75 de l'*ALRM* I; 101, 102 de l'*ALRM* II; 99 *des* de l'*ALRM* I; et pour la position atone 321, 322 *arde* de l'*ALRM* II), ainsi p. ex. *d'éget, z'ézet, jéjet* etc. (PP. 18, 35 *di̯ézit*) en face de *di̯ézit* en Moldavie et Bessarabie, *d'es, ges* etc. en face de *di̯es* à l'est, de même que *ard'e* — *ardi̯e*, etc. C'est dans ce contexte que trouvent leur place des cas comme *mari̯e, cari̯e* au lieu de *mare, care* allégués par S. Puşcariu

(Limba română, p. 182) comme exemples d'une prononciation rustique rejetée catégoriquement par la ville.

Il est évident en tout cas que la stabilité des diphtongues, respectivement leur susceptibilité de réductions, dépendent en grande partie de la nature de la consonne précédente, son degré d'affinité avec la semi-voyelle. Tandis que la combinaison d'une *labiale* + *ie* a provoqué dès le début dans le Sud-ouest du territoire dacoroumain la régression décrite, l'ultérieure diffusion de la prosthèse de *y* (= diphtongue *ie*) s'imposa notamment après dentale impliquant sa palatalisation dans tout l'Ouest. D'une manière analogue *uo* s'est montré plus stable après labiale et vélaire.

L'exubérance des diphtongues dans les dialectes roumains remonte en dernière analyse à la généralisation des diphtongues métaphoniques favorisée par la prosthèse de *y-*, *w-*, originaire de son côté des conditions de phonétique syntactique mentionnées et commune à tout le roman balkanique. Les diphtongues métaphoniques relevées ainsi de leur fonction dans une flexion interne du type italien méridional (*D* 125) et les finales *-u*, *-i* entre temps réduites, la conscience morphématique trouva une compensation dans les cas de propagation des autres finales, restées intactes, *-a*, *-e*, point de départ d'une nouvelle flexion interne comparable à celle de l'Italie méridionale (*întreg* — *întreagă*, pl. *întregi* ; *gros* — *groasă*, *groș* — *groase*, etc.) [1].

La prosthèse de *y-*, *w-* est donc autochtone en roumain, aucunement redevable à l'influence du superstrat ou adstrat slave, comme je crois l'avoir démontré dès 1936 (*UD* 299 s, *D 176* ss.). Je me range au contraire à la supposition de M. G. Bonfante [2] suivant laquelle la jotisation de *e* en slave et la partielle prosthèse de *w-* seraient dues à des irradiations du protoroumain.

Dans ses *Orígenes del español* et ailleurs, le grand maître Menéndez Pidal distingue strictement dans la Péninsule Ibérique entre les parties centrales dont est particulière la diphtongaison des *ę́*, *ǫ́* en syllabe libre et entravée, diphtongaison « sui generis », non comparable à celle du français et de l'italien, et les parties restées réfractaires à toute diphtongaison, la Galice

1. Cf. F. Schürr, *Die innere Flexion des Rumänischen im Vergleich mit derjenigen anderer romanischer Sprachen und Mundarten*. Acta Philologica V, 1966, 143 ss.

2. G. Bonfante, *Influences du protoroumain sur le protoslave* ? Acta Philologica V, 1966, 53 ss.

et le Portugal à l'Ouest, la Catalogne à l'Est. Or c'est justement une zone de compénétration des deux systèmes qui nous laisse entrevoir la solution du problème de la diphtongaison ibéroromane.

Nous avons appelé déjà plusieurs fois (*UD* 28 ss ; *RD* 150 s. ; *D* 203 s.) l'attention des romanistes sur le parallélisme frappant que présentent à cet égard certains patois portugais du Nord (surtout entre Douro et Minho, puis dans le Baixo Minho, le long de la frontière septentrionale de Tras os Montes, à Riodonor, Guadramil et Valfrades, avec des irradiations jusqu'à l'Alentejo, à Alendroal et Mértola, et au P. 272 de l'*ALPI*) avec les conditions roumaines que nous venons d'exposer. D'après les observations de M. Leite de Vasconcellos [1] il s'agit presque exclusivement de diphtongues dont le premier élément est très fugitif et supprimable et échappe par là à l'attention du sujet parlant : *i̯e̯*, *u̯o̯* (écrit *ĭê*, *ŭô*, par M. Leite). La semi-voyelle de *u̯o̯* est plus stable après labiale surtout et vélaire. A cet égard les conditions de Guimarães (l. c. 186) sont d'un intérêt particulier, puisqu'on y trouve *u̯o̯* assez stable après labiale, en position initiale et devant *y* : « Não havendo labial, ora se ouve *ŭô*, ora *ô*... Em silaba inicial : *ŭôlho*, *ŭônda*, etc... ; o ditongo *ôi* está naturalmente representado pelo tritongo *ŭôi* : *fŭôi*, *hŭôije* = hoje, *bŭôi*, *nŭôite*, *cŭôiro*. » Ajoutons pour la flexion verbale ce paradigme de Guimarães : *trĭêmo*, *trémes*, *tréme* ; *cŭômo*, *cómes*, *cóme* (l. c. II/I, 214). En considérant encore des oppositions telles que sg. *pŭôrbo* — pl. *pórbos* (Póvoa de Varzim, l. c. 287), nous constatons que la diphtongue apparaît notamment dans les conditions de la métaphonie portugaise (*-u*, *i̯*, *yod* resp. *palatale*). Ce qui donne à réfléchir c'est d'abord la constance de *u̯o̯* en position initiale y compris les cas avec *o̯* étymologique (*ŭônda*) et ensuite les exemples avec labiale ou vélaire précédente, indépendants du degré d'aperture originaire de l'*o* tels que *pu̯orto*, *cu̯odia*, *cu̯onde*, *pu̯onte*, *fu̯onte*, *mu̯onte*, *descu̯onto* à Porto et dans ses environs [2]. Ajoutons d'après les cartes de l'ALPI jusqu'ici parues des formes comme *bwoka* [3] entre Minho et Douro surtout, et *dwoze* < *duodecim* avec à peu près la même diffusion.

Dans la série palatale nous vérifions en position initiale *ĭêle* = êle (Leite, II/I, 130), après dentale *dyedu* (c. 63, *dedo*), également avec la dif-

1. José Leite de Vasconcelos, *Esquisse de dialectologie portugaise*, 90 ; Opusculos II/I, 61, 69, 130 s., 174, 184 ss., 276 s., 280, 392, 397, 434, 454 ; IV/II, 745 s., 774.

2. Cités par Dámaso Alonso, ELH I, Supl. 39.

3. Carte 26, PP 200, 202, 203, 204, 207, 208, 209, 210, 212, 213, 214, 215, 219, 241, 272 (Sobreiro, Lisboa).

fusion indiquée (sans P. 272), *dyente* (c. 69), beaucoup moins répandu (208, 209, 213, 214, 216), mais avec palatalisation de *d-* (> *z* etc.) dans d'autres lieux, même plus au Sud (244, 248, 258, 277).

Ces dialectes d'Entre-Douro-e-Minho et du Baixo Minho opposent donc leurs diphtongues non seulement aux *ẹ*, *ọ* de la langue commune procédant de la métaphonie mais aussi aux *ẹ*, *ọ* originaires et en partie même aux *ẹ*, *ọ* intacts (ainsi à Barcelos, Póvoa de Varzim : *tịerra*, *sịempre*, *Rụosa*). M. Leite parle à cet égard d'une certaine confusion qui règne entre *ẹ́* et *ẹ́*, *ọ́* et *ọ́* dans la marche frontière entre Minho et Traz os Montes. A ce propos il convient de citer les parlers de Riodonor et Guadramil (p. ex. *pié* ou *pía*, *diez* ; *uoio*, *nuóite*, *cuóiro*, *fuóia*, *nuovo*, *nuove*, *fuonte*, *fuorca*, etc.) à la frontière nord-est de Traz os Montes et celui de Miranda de Douro considérés communément comme léonais [1].

Voilà donc des conditions qui rappellent d'une façon surprenante celles de la Roumanie. Il s'agit de généralisations sur une grande échelle de diphtongues nées originairement par métaphonie. Au début ces généralisations comprirent en premier lieu les *ẹ́*, *ọ́* considérés comme variantes facultatives des *ię́*, *uọ́*, mais dans la mesure où *ię́* devint *ię*, *uọ́* > *uọ* et tous les deux commencèrent à se monophtonguer en *ẹ*, *ọ*, les diphtongues avec élément accentué fermé purent remplacer aussi les *ẹ*, *ọ* originaires : c'est ce qu'on a vu en roumain où dans la langue littéraire *ie* correspond à *ẹ́* étymologique, tandis que plus tard la prosthèse de *y* comprit tout *e* initial de mot ou de syllabe et dans une vaste région *ie* a remplacé tout *e* après dentale. C'est ce qu'on peut observer aussi dans une certaine mesure dans les parlers portugais en question. Ça et là nous avons trouvé les *ié* de préférence après dentale, les *uó* après labiale et, moins fréquemment, après vélaire, soumis tous les deux à des réductions ou monophtongaisons dans d'autres positions, à l'exception cependant de la position initiale où ils sont de règle.

Voici deux constatations qui s'imposent. D'abord celle-ci : en roman balkanique comme dans les parlers portugais en question c'est la prosthèse de *y* et *w* qui, née par phonétique syntactique et se présentant par là en fonction d'épenthèse d'hiatus, a joué le rôle d'un véhicule de la généralisation des diphtongues. En second lieu : les diphtongaisons en question commencent immédiatement au Sud de la frontière portugaise, la Galice en est intacte. A cet égard il faut tenir compte du fait que le

1. Leite, l. c. IV/II, 745 s., 774, 781 et 682, 686.

repeuplement des territoires arrachés aux musulmans à l'ouest de la Péninsule au cours de la reconquête a été l'œuvre de galiciens, léonais et asturiens, mais aussi de mozarabes. La thèse tant discutée d'une zone complètement dépeuplée, désert stratégique créé dans le bassin du Douro à la suite des premières incursions d'Alphonse Ier (739-757) et encore plus tard de la prise de Porto en 868 par Vímara Peres (sous Alphonse III), thèse qui se réclamait notamment d'un passage de la Chronique Albeldense (« Campos quos dicunt Gothicos usque ad flumen Dorium eremavit ») ne doit pas être prise au pied de la lettre [1]. Une partie au moins de la population rurale est restée certainement sur place en dépit de toutes les vicissitudes de guerre, ce qui est démontré par les arguments d'historiens non moins que de philologues [2]. En tout cas la situation linguistique dans le bassin du Douro est due au contact ou à la fusion d'une population mozarabe, pour rare qu'elle fût, avec les nouveaux colonisateurs, pour la plupart galiciens, donc à un mélange linguistique.

A cet égard la thèse de M. Torquato de Sousa Soares [3] nous semble particulièrement intéressante : le repeuplement de Porto et des zones avoisinantes aurait été l'œuvre des émigrants mozarabes de Coimbra prise et détruite par Alphonse III en 868 (l. c. 8 s. ; *Or* 442 ; faits attestés par la Chronique Albeldense : « ab inimicis possessam eremavit et galleciis postea populavit »). En effet, la région de Coimbra et les parties centrales du Portugal (la « Beira, forja da língua portuguêsa », Silva Neto, l. c. 351) ont été colonisées plus tard (878) par les galiciens (*Or* 442, n. 5), ce qui expliquerait leur attitude réfractaire aux diphtongaisons à l'opposé des parlers septentrionaux et des cas sporadiques du midi (notamment de zones où des toponymes comme Mértola, avec *-l-* conservé, remontent à des phases antérieures à la reconquête ; *DE* 146). En tout cas les impulsions aux généralisations des diphtongues doivent être parties des mozarabes.

Quelles étaient alors les conditions originaires des deux éléments qui fusionnèrent au cours de la reconquête en ce qui concerne les faits de diphtongaison ? On connaît celles du galicien-portugais (*D* 202 s., *DE* 142) basées sur la métaphonie (*-i, i̯,y, -u*) et la flexion interne nominale et ver-

1. Menéndez Pidal, *Or* 435, 441, ELH I, XXIX ss.

2. WM. Reinhart, Estudios ded. a Menéndez Pidal I, 533 (« tal éxodo no afectó a la población rural, que seguía fiel a su terruño paternal ») ; S. da Silva Neto, *História da língua portuguêsa*, 348 s. ; Menéndez Pidal, *Or* 441 ss.

3. T. de Sousa Soares, *A presúria de Portugale (Porto) em 868*. Porto, 1967.

bale résultante [1]. Celles du léonais originaire ne pouvaient pas en être alors trop différentes (v. ci-dessous). D'autre part, nous sommes renseignés sur les conditions mozarabes dans la mesure du possible (vue la graphie défectueuse des voyelles dans les textes arabes) par cette œuvre capitale que sont les *Orígenes del español*. Menéndez Pidal a démontré l'existence des diphtongues non seulement devant *yod* (palatale) mais aussi sans cette condition en syllabe libre et entravée sur tout le territoire mozarabe. Le mozarabe continuant les tendances linguistiques de l'époque visigothe tardive avait hérité des diphtongues métaphoniques (parues dans la Péninsule Ibérique certainement pas plus tard que dans les Balkans, v. ci-dessus, p. 19), probablement encore à l'état de variantes facultatives, de la coexistence de formes diphtonguées et non diphtonguées. Ça veut dire que, dans tout le territoire mozarabe, la généralisation des diphtongues était en cours et qu'elle n'était pas achevée, faute d'une cohésion linguistique sous la domination de l'arabe comme langue officielle et instrument d'une civilisation supérieure. En effet, Menéndez Pidal relève à plusieurs reprises les vacillements entre formes diphtonguées et non diphtonguées en usage parmi les mozarabes. Abstraction faite des vacillements entre les différentes formes des diphtongues (*ié*, *ia* ; *uo*, *ua*, *ue*), d'importance secondaire ici [2], nous faisons remarquer cependant ce passage de *Or* 135 : « ... la vacilación entre las formas diptongadas *wo* y las sin diptongar habría de ser grande entre los mozárabes... », en le comparant avec ces autres (p. 148 s.) : « El diptongo aparece siempre que la *ĕ* latina es inicial ... *yárba* o *yerba* < *hĕrba*..., también en posición átona, *yerbáto*... ; *yádra* o *yédra* < *hedera*... ; *yédko*, '*yedgo*, *yezgo*' < *ĕbulu*... Fuera del caso de *ĕ* inicial, la nodiptongación abunda mucho más que el diptongo. » Aucun doute qu'il ne s'agît ici d'un phénomène analogue à celui du roumain mentionné ci-dessus, phénomène originaire de phonétique syntactique, c'est-à-dire d'une généralisation du *y* de la diphtongue considéré comme épenthèse d'hiatus.

La tendance à la prosthèse antihiatique de *yod* doit être considérée en rapport avec les vacillations dans le traitement de *g-* > *j-* (*y-*) devant *e-* :

1. Cf. Silva Neto, l. c. 190-196 et pour les modifications postérieures causées par l'analogie et concernant notamment *ę́* aussi José Inès Louro, Metafonia do *e* tónico em português. Boletim de Filologia XVIII, 1959, 105 ss ; Pour la flexion verbale cf. Schürr, *Beiträge zur spanisch-portugiesischen Laut- und Wortlehre*. Roman. Forschungen 53, 1939, 31 ss.

2. Cf. notre tentative d'expliquer les formes *ud*, *ué* comme résultats d'une dissimilation, à savoir délabialisation de l'élément accentué de la diphtongue, *D* 207.

« Los aragoneses, los leoneses del Norte y del Este, así como los mozárabes, conservaban la *j-* en general ; no obstante, el aragonés tiene *itar* al lado de *gitar* ; en leonés en el siglo XIII hallamos *ermano, Elvira, echen* junto a *iermano, yanero, iecten* etc... se ve que la tendencia vulgar a suprimir la *g-* estuvo algo extendida por casi toda España, aunque sólo en la revolucionaria Castilla arraigó decididamente. » (*Or* 235).

Une épenthèse analogue de *y* même à l'intérieur des mots était répandue parmi les mozarabes, comme il résulte de ce passage de *Or* 439 : « También se observan rasgos que parecen aragoneses, como la *y* antihiática : *Mont Reial...*, *maiestro...*, *maiestre...* » En effet, l'aragonais oriental et le gascon connaissent le même phénomène de la prosthèse de *y* (v. ci-dessous). Ici encore la Castille réagit par la suppression de *y*.

Or, les cas relativement rares d'*ę́-* initial soumis à diphtongaison métaphonique (*heri* > anc. esp. *yer* ; *e* (*g*) *o*, *eo* > **ieo* > *yo* cf. prov. *ieu* ; *ebulum* + *odocum* > *yedgo*, *yezgo* ; *ervum*, *erum* > *yero* ; *eremum* > *yermo* ; auxquels il faut joindre d'autres comme *gypsum* > *yeso*, v. ci-dessus), ayant donné lieu à la généralisation de *ie-* initial, il faut supposer d'autant plus un traitement analogue de *ǫ́-*. En effet, la série *octo*, *hodie*, *oculum*, *hordeum*, *hortum*, *ossum*, *ovum* s'est fait valoir dans ce sens, ce qui est démontré par les correspondances mozarabes citées dans *Or* 137 (pour *hortum* par des dérivés atones comme *wortáno*, *wartáyra*, non moins significatifs que *yerbato* ; *ossos* > *wásos* ; *hordeum* > *warso*, etc.) et par les toponymes en *o-* (*Huelva* < *Onoba*, *Huércal*, *Huete* < *Opta*, *Huétor*, *Huelma*, *Güéjar* — *Huesca* etc.)

Les conditions des parlers portugais en question [1] et celles du mozarabe et les résultats de leur contact ne nous renseignent-ils pas dans une certaine mesure sur ce qui s'est passé ailleurs dans la Péninsule ? A cet égard c'est le parler de Miranda de Douro qui nous semble assez instructif. Il est caractérisé de cette façon par A. Zamora Vicente, *Dialectología española*, p. 75 : « En mirandés se ha monoptongado en el habla corriente (*bono*, *fogo*), pero en el habla enfática reaparece el diptongo : *buono*, *fuogo*, *uovo*, *duol-me* etc. » Menéndez Pidal, *Or* 122, et V. García de Diego, *Manual de dial. esp.* 1946, p. 190, s'expriment à ce propos d'une façon analogue, le dernier renvoyant encore à la monophtongaison d'*uo* > *u* au

1. Les diphtongues du Baixo-Minho n'ont rien de commun avec les diphtongues descendantes *eə*, *oə* sans doute récentes du Portugal central mentionnées par H. Lüdtke, l. c. 93, dont la prétendue transformation en diphtongues ascendantes est insoutenable.

midi (*buno*, *furza*). Ajoutons que *ie* se trouve généralisé dans toutes les positions comme en léonais. Le contact de deux types linguistiques différents, dont l'un, le galicien, était en train de monophtonguer ses diphtongues métaphoniques, et l'autre, le mozarabe, en train de les généraliser, les a laissées encore en partie (à Póvoa de Varzim, Guimarães, v. ci-dessus) comme congelées dans leurs positions originaires (devant la finale *-u* et *yod*) et se soustrayant aux tendances de monophtongaison notamment en position initiale et après consonne homorganique, d'autre part en train d'être généralisées (à Riodonor, Guadramil, Miranda de Douro), préludant aux conditions léonaises.

En considérant le léonais « como el más directo heredero del romance cortesano de la época visigoda, y como tradicionalista conservador de los rasgos antiguos heredados » (*Or* 451), et en relevant à plusieurs reprises (*Or* 442, 444, 452, passim) la grande influence des « mozárabes que en gran número afluían al norte » (*Or* 452) à partir du règne d'Alphonse Ier, influence exercée non moins sur la langue que sur l'art léonais (notamment sur le style des églises, cf. les études de Gómez Moreno), Menéndez Pidal nous décrit cette région comme un des grands carrefours dans la formation de l'espagnol, dont Miranda de Douro doit être considéré comme une espèce d'avant-garde. Comme d'autre part les connexions originaires avec le galicien, relevées elles aussi par Menéndez Pidal (*Or* 447 s., 449 etc.), sont évidentes, l'apparition des diphtongues métaphoniques *ié*, *uó* (*ué*) dans toutes les positions doit être expliquée ici encore comme le résultat d'un mélange linguistique.

Pourtant la thèse que « originairement le léonais ne diphtongait pas » et « la diphtongaison... importée de dehors... s'est peu à peu répandue vers l'ouest » proposée par E. Staaf d'après les chartes du XIIIe siècle [1] fut rejetée par le maître espagnol et dernièrement par MM. Diego Catalán et Alvaro Galmés [2]. Tout en admettant la prépondérance de formes non diphtonguées dans les anciens documents avant le 3e tiers du XIIIe siècle et la coexistence occasionnelle des diphtongues avec des cas d'hypercorrection (*fuerma*, *luedo*, *puebres* etc.) qu'ils attribuent à la tradition latinisante et au prestige culturel et politique de la Galice non moins qu'à l'inhabilité des scribes et l'imperceptibilité de diphtongues pas encore sta-

1. Staaf, l. c. 206, 207, 193, suivant la thèse du caractère non autochtone des diphtongues en léonais proposée par Morel Fatio, J. Cornu, F. Hanssen.

2. Diego Catalán y Alvaro Galmés, La diptongación en leonés. Archivum IV, 1954, 87-147, cit. *DL*.

bilisées, les deux auteurs cités insistent sur le caractère originaire des diphtongues léonaises non seulement devant *yod* en se réclamant de leur attestation dans les documents à partir du xe siècle. A propos de quoi j'ai fait observer (*D* 210) qu'« En tout cas quant aux anciens documents, on ne peut pas prendre assez au sérieux leurs hésitations ou vacillations, symptômes de nouvelles normes en voie de formation », ce qui est justement le cas de l'ancien léonais.

Tenu compte de « un dialectalismo sabino-osco muy notorio en el latín hablado en España » (ELH I, LXVIII, LXXXV), tout le Nord-ouest de la Péninsule, la Galice, le léonais et les Asturies, se présentent comme une vaste zone de retraite des conditions originaires de la métaphonie sud-italienne.

Le mozarabe de son côté reflétant et continuant les tendances de l'époque visigothe tardive avait hérité des diphtongues métaphoniques dans les conditions originaires. Sous la domination arabe, faute de cohésion et du contrôle d'une couche supérieure, la généralisation des diphtongues, provoquée par les cas de phonétique syntactique connus, avec la prosthèse antihiatique de *y* ou *w* comme véhicule, en quelque mesure favorisée peut-être aussi par les vacillements entre les finales *-u* et *-o* [1], a suivi son cours un peu partout. C'est ainsi que Menéndez Pidal, après avoir relevé à maintes reprises les vacillements entre formes diphtonguées et sans diphtongues en usage parmi les mozarabes, constate (*Or* 493) : « La parte central de la Península desarrolla una modalidad de diptongación románica que es peculiar y distintiva, pues se realiza lo mismo en sílaba libre que trabada. »

En effet, il me semble hors de doute que la généralisation des *ié*, *uó* (*ué*) a eu son origine dans les parties centrales de la Péninsule, parmi les mozarabes. Il faut donc supposer que l'ibéroroman resté libre, hors de la domination arabe, soit resté plus traditionaliste et laisse reconnaître encore les conditions métaphoniques originaires. C'est ce qu'on peut dire en effet du galicien-portugais et de deux aires des Asturies centrales où l'effet

1. Les réactions à la restitution de *-u* pour *ŭ* qui se reflètent plus ou moins dans la flexion interne des dialectes italiens (cf. *D* § 13) se renouvelèrent en Espagne par l'effet analogique des pluriels en *-os*, de sorte que les toponymes andalous tels que *Castel de Ferro*, *Fonte*, *Fontes*, *Daifontes*, *Ferreirola*, *Albuñol* (*Or* 138 ; Sanchis Guarner, ELH I, 308) peuvent être considérés aussi bien comme les indices d'une zone marginale originairement réfractaire à la diphtongaison comme celles de l'Italie méridionale que de l'absence d'une finale provoquant la métaphonie.

métaphonique de *-u* et de *-i* s'est fait valoir avec une constance frappante. J'ai exposé en détail les conditions respectives de l'asturien central (deux aires séparées par le territoire d'Oviedo; *D* §§ 79, 80; *DE* 142, 146) d'après lesquelles non seulement l'*-u* des masculins II se distingue par son effet métaphonique de l'*-o* < *ŭ* des neutres et des autres *-o* de la même manière que dans l'Italie centrale et méridionale, mais le parallélisme s'étend encore à tout le système de flexion interne (y compris les cas d'inflexion causée par *-i*, cf. *guetu -gatos*; *pirru — perros, perra*; *surdu — sorda*; *castichu — castiechos*; *muirtu — muertos, muerta*; *illi, isti, isi, ayire*; *nuichi — nueches*; mais *yegando, fago*; *tiempo, fierru, un pilu — el pelu de la cabeza* : sens collectif etc.). Ces aires asturiennes de flexion interne aujourd'hui isolées représentent évidemment les restes d'un territoire autrefois beaucoup plus vaste en connexion avec le galicien-portugais et continuant les conditions de la métaphonie propagées par le latin de l'Italie méridionale. Les sg. *castichu, muirtu, caldiru*, etc. doivent donc être considérés comme des calques analogiques secondaires d'après les modèles *pirru — perros*, etc. restituant le système de flexion interne troublé par des formes castillanisantes.

Or, tout en insistant sur les concordances notamment du consonantisme de la Péninsule Ibérique avec celui de l'Italie méridionale et se rapportant à la fin de son article dans ELH I si bien documenté aussi à celui de M. Dámaso Alonso sur les conditions mentionnées des Asturies centrales»[1], Menéndez Pidal ne tire pas les conséquences auxquelles on aurait pu s'attendre en ce qui concerne le vocalisme, à savoir que tout l'ibéroroman resté hors de la domination arabe devait refléter à l'origine encore assez fidèlement les conditions métaphoniques de l'Italie méridionale. Ce qui l'en retint c'est évidemment le rôle joué par la Castille dans la formation de l'espagnol.

Après avoir relevé à maintes reprises la continuité linguistique originaire de la Péninsule interrompue par l'expansion castillane à partir du dernier tiers du XIe siècle, Menéndez Pidal s'arrête à démontrer que la diphtongaison de *ę́, ǫ́* devand *yod*, « la diptongación más general a la Romania... se extendía por España ininterrumpidamente desde Cataluña hasta Asturias, a través del mozárabe. Sin embargo, varias áreas se sustraían a tal innovación; Galicia y Castilla, que hoy conocemos, no debían de ser las únicas. » (*Or* 495). En se réclamant du principe de la continuité géo-

1. Dámaso Alonso, *Metafonia y neutro de materia en España*. ZrPh 74, 1-24.

graphique et historique Menéndez Pidal déclare que les concordances et phénomènes particuliers communs à l'Est et à l'Ouest ne peuvent s'expliquer par des coïncidences casuelles d'une évolution tardive mais par une union primitive à travers le territoire mozarabe (*Or* 497 s.). Tout en affirmant ce principe nous ne pouvons nous empêcher de différer du grand maître espagnol en ce qui concerne la prétendue non-diphtongaison devant *yod* de la Castille et de la Galice.

Entourée de régions présentant les diphtongues devant *yod*, telle qu'elle est, peut-on vraiment mettre en parenthèse la Castille et lui attribuer une évolution à part reniant la continuité géographique ? Ou ne faut-il pas plutôt considérer la fermeture d'un degré des *ę́*, *ǫ́* + *yod* en Castille et en Galice comme résultats de la métaphonie par contact concomitant de celle causée par les finales *-u*, *-i* ? Résultats d'une monophtongaison préhistorique ? Puisque toute diphtongaison aboutit tôt ou tard à une monophtongaison et les régions d'alentour présentent encore très souvent les formes diphtonguées comme il arrive tant de fois en Italie et autre part ? Or, tandis qu'en galicien et portugais les résultats monophtongués de *ę́*, *ǫ́* + *yod* concordent parfaitement avec ceux devant *-u*, *-i*, en castillan il n'y a que *ven* < *veni* (et *ayer* avec *y* antihiatique conservé ou restitué) : c'est que les vacillements entre les terminaisons *-u* et *-o* (*Or* 170 ss.) doivent avoir été terminés très tôt en castillan en faveur de *-o*, comme en catalan (cf. *vina, ahir*, mais pas de métaphonie devant *-ŭ* originaire !). De là s'ensuit que, dans une seconde phase encore préhistorique, le castillan doit avoir reçu des parlers avoisinants les diphtongues *ié*, *ué* (celle-ci dans la forme plus évoluée) tout d'abord comme variantes facultatives de ses *ę́*, *ǫ́* encore conservés en laissant intacts les *ę*, *ǫ* déjà monophtongués (à l'exception de *viejo*, léon. *vieyo*, arg. *viello* ; *pues*, léon. *pueis*, port. *pois*, cat. *puix* < *post* (*ea*)).

Le castillan sortant des Monts Cantabres et se répandant au cours de la reconquête d'abord le long du haut Pisuerga (860), ensuite dans la région de Burgos (884), y rencontra certainement des parlers mozarabes. Est-ce au contact avec eux surtout qu'il doit ses *ié*, *ué* ? D'autre part les idiomes septentrionaux n'ayant pas monophtongué prématurément leurs diphtongues métaphoniques, tels que le léonais et l'aragonais, avaient les mêmes prédispositions à leur généralisation que le mozarabe. En effet il y a des indices qui viennent confirmer cette supposition.

Menéndez Pidal relève à plusieurs reprises (*Or* 358, 451, 465, 470, 498 s., 504) les formes « diphtonguées » *Tú yes, Él ye*(*t*) (< *es, est*) comme

particulières aux dialectes léonais et aragonais non moins qu'au mozarabe, formes qui lui servent de « inesperado comprobante del principio geográfico-cronológico aquí sentado », c'est-à-dire comme d'autres preuves de la continuité primitive de l'ibéroroman interrompue par le castillan : « Estas coincidencias del leonés y el aragonés responden, pues, a cierta unidad lingüística primitiva creada por la cultura general de los tiempos visigóticos, que se irradiaba desde Toledo... »

Dans ce contexte il faut prendre en considération aussi le cas de la conjonction *et* devenue *ye*, *y* dans les vieux documents léonais (cf. Staaf, l. c. 195-199). Staaf parle à ce propos d'un « phénomène appartenant à la phonétique syntactique » (p. 198), interprété cependant différemment de notre point de vue. Nous relevons de la promiscuité des graphies (très souvent des signes d'abréviation !) ce qui suit : *e* de règle au commencement de la phrase et fréquent après consonne, *ye* après voyelle surtout, mais aussi après consonne ; *hi* (*hy*) après voyelle et devant *-e* (*yel* < *et ille*), né donc de la fusion de l'*e* de *ye* avec *e-* suivant [1]. Il est évident qu'il ne s'agit pas d'une diphtongaison mais d'un *y* antihiatique dû à l'analogie des cas de phonétique syntactique connus et d'une propagation plutôt intermittente enregistrée par les auteurs cités ci-dessus (*DL* 240). Et il n'est pas moins évident que les formes *Tu yes*, *El ye(t)*, elles aussi ne peuvent pas être issues d'une diphtongaison mais de la prosthèse antihiatique, l'*e* étant atone dans tous ces cas. C'est ce qu'on pourra dire aussi de l'imparfait léon., arag. *yera* en contraste avec cast. *era*.

Voilà dans les idiomes septentrionaux, en léonais et aragonais, des traces de la prosthèse antihiatique qui a mis en branle la généralisation des diphtongues parmi les mozarabes. Il nous semble caractéristique qu'une telle évolution ait pu s'étendre de la sorte en mozarabe et en roumain, idiomes en coexistence avec des parlers de populations alloglottes et manquant du contrôle d'une couche supérieure. C'est ce qui semble confirmé par le cas analogue du gascon en contact avec le basque. Le gascon présentant les mêmes conditions de diphtongaison que le vieux provençal a transmis en outre la diphtongue aux mots où *ẹ́* se trouve en position initiale (p. ex. *yèiro* < *hedera*, *yerbo* < *herba*), ce qui s'explique par la généralisation postérieure de la prosthèse de *y* partie de cas comme *yer* < *heri*, *yo* < *e(g)o*, *yèu* < *ebulum* (*D* 183). Les conditions différentes du castillan, en contact lui aussi avec le basque, doivent être attribuées au fait

1. P. ex. «... *cadano. yel frucho..*» Doc. XVI, 23, cf. *DL* 23.

d'avoir monophtongué prématurément ses diphtongues métaphoniques.

La grande diffusion de la prosthèse antihiatique présuppose non seulement la conservation générale des finales vocaliques mais aussi la préférence donnée aux sons initiaux nés par phonétique syntactique après celles-là. A cet égard le galicien-portugais se distingue des parlers mozarabes autant que du léonais central et oriental, puisqu'il a sélectionné les commencements postconsonantiques, fait démontré par les résultats différents des groupes *consonne* + *l* en portugais et espagnol [1]. « Les textes léonais offrent souvent les formes où ces groupes ont suivi le traitement qui caractérise le portugais » (Staaf, l. c. 240). Dans son consonantisme non moins que dans le vocalisme l'ancien léonais affirme sa position intermédiaire entre le galicien et le castillan. En nous rapportant à « la diphtongaison répandue peu à peu vers l'ouest » d'après la constatation faite par M. Staaf (v. ci-dessus), nous devons supposer que la généralisation des diphtongues métaphoniques dans les idiomes septentrionaux a commencé en léonais méridional et oriental, et plus ou moins simultanément en aragonais, probablement sous l'impulsion mozarabe. En tout cas le castillan ayant prématurément monophtongué ses diphtongues métaphoniques, en sortant de son « pequeño rincón » originaire, resté jusqu'alors sans contact direct avec le mozarabe, entouré dorénavant d'idiomes en train de généraliser leurs diphtongues, ne put s'y soustraire — autrement que le galicien. Il adopta les diphtongues comme variantes des *ę́*, *ǫ́* dans les positions non soumises à des effets métaphoniques préalables.

Quant à la généralisation des *ié*, *uó* (*ué*) en syllabe libre en rapport avec l'abandon des syllabes entravées en français, rhétoroman, toscan et d'autres dialectes italiens, il suffira de renvoyer à nos études précédentes dont voici un résumé en peu de mots.

La coexistence en syllabe libre des *ié*, *uó* (*ué*) ascendants avec des diphtongues descendantes dans les aires centrales de la Romania est élucidée par les conditions d'une vaste zone qui s'étend de la Romagne jusqu'aux Pouilles. On y trouve les résultats de la métaphonie (*ié* < *ę́*, *uó* < *ǫ́*; y compris *ę* < *á*, *i* < *ę́*, *u* < *ǫ́*) dans leurs positions originaires à côté de diphtongues « spontanées » (= nées d'un allongement), toutes descendantes, y compris les résultats de *ę́* (*eə*), *ǫ́* (*oə*) dans les positions non soumises à une diphtongaison métaphonique préalable, ainsi p. ex. à Albero-

1. F. Schürr, *Efeito de substrato ou selecção fonológica ?* Boletim de Filologia XVIII, 1959, 57 ss.

bello (P. 728 de *l'AIS*) : *lu pẹədə — li piẹ́də ; lu kọərə — li kwọ́rə ; lu kwọ́rpə — li ~*, etc. Ça veut dire que la distinction quantitative entre syllabes libres et entravées et la diphtongaison subséquente dans les premières, propre seulement des aires centrales en question, venues à ce qu'il semble du Nord de la France, ont été arrêtées à la frontière septentrionale de l'Exarchat de Ravenne pendant la domination longobarde [1]. En attendant dans la zone en question les résultats de la métaphonie ont trouvé le temps de se consolider dans des systèmes de flexion interne plus ou moins parfaits, ne laissant à la diphtongaison « spontanée » survenue postérieurement que les positions devant *-a*, *-e*, *-o*.

Sur ce qui s'est passé au dehors de cette vaste région nous sommes renseignés non seulement par les conditions de la Haute Italie, champ parsemé encore des débris de la diphtongaison métaphonique, mais aussi par des zones intermédiaires telles que la Garfagnana moyenne (à 50 km au nord de Lucca) avec *iẹ́* < *iẹ́* <*ẹ́*, *ọ* < *uọ́* < *uọ́* < *ọ́* en syllabe libre, mais seulement devant *-u*, *-i* (cf. *siẹro*, *viẹni*, *iẹri* — *martẹllo ; nọvo*, *fọko* — *rọda nọve*, *fọssa* etc.), et une zone autour d'Arezzo, Città di Castello e Sansepolcro [2] où *iẹ́* a été déjà généralisé en syllabe libre, *úo* < *ọ́* cependant en syllabe libre, il est vrai, mais seulement devant *-u*, *-i* (*giúoco*, *giúochi*, *núovo* — *fora*, *rota*, *core*, *vole* etc,). Ces deux aires latérales de la Toscane nous laissent entrevoir la différenciation vocalique en collision avec les diphtongues métaphoniques préexistantes : à cause de leur durée elles n'étaient plus tolérables dans les syllabes entravées, mais considérées comme des variantes facultatives ou réalisations naturelles des voyelles nouvellement allongées dans les syllabes libres, d'où l'abandon des premières et la généralisation dans les secondes. C'est ce qui doit avoir eu lieu non seulement en Toscane sous la pression lombarde mais aussi en France et autre part.

Au delà de l'Adriatique, en dalmate, cependant, la différenciation vocalique a rencontré la généralisation des diphtongues métaphoniques déjà effectuée.

Appliqué à l'histoire de la diphtongaison métaphonique voici un mot de Ferdinand de Saussure : « A l'endroit où elle prend naissance, une innovation de ce genre est un fait phonétique pur ; mais ailleurs elle ne s'établit que géographiquement et par contagion [3]. »

F. Schürr.

1. Cf. *GD* 331 ss.
2. Cf. *GD* 328-330.
3. *Cours de Linguistique Générale*. 1916, p. 290.